

de l'instruction publique de chaque année et l'on y verra que les inspecteurs appuient spécialement sur ces deux raisons et cherchent à en combattre les mauvais effets en suggérant des moyens pratiques au département.

C'est d'ailleurs une vérité qu'il suffit d'énoncer. Les parents craignent d'encourager l'école ; ils ne se soucient pas de confier l'avenir de leurs enfants aux mains de l'instituteur. Il existe parmi certaines classes des habitudes traditionnelles, invétérées, qui font croire qu'il est inutile de s'occuper de la culture de l'intelligence, lorsqu'elle ne doit s'exercer que dans certaines sphères. L'idée d'envoyer un enfant à l'école est une affaire de convenance, une formalité banale dans bien des cas. Plus que cela, pour beaucoup de parents, l'instruction est une espèce d'ordre ou de consigne à laquelle ils s'empresseront d'obéir pour s'éviter le trouble de l'éducation de leurs enfants à un âge où les premières perceptions de l'intelligence réclament le secours d'une main sage et expérimentée ; sans doute qu'il y aurait là un motif raisonnable pour interpréter leur intention avec bienveillance, s'il s'agissait de leur part de soumettre les facultés naissantes de ces jeunes cœurs à l'épreuve lente, mais féconde d'un travail préparatoire. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Les enfants sont placés aux écoles à l'âge de cinq ou six ans et ils en sortent à douze ou quatorze dans le plus.

Pendant ce laps de temps il n'est pas rare qu'ils perdent la valeur de deux années de travail par des absences fréquentes et prolongées. Que de fruits précieux gaspillés dans leur plus belle floraison ! Et à qui la faute ? aux parents évidemment. Leur faiblesse, leur indifférence semble autoriser ces déprédations, ces espèces de larcins commis au préjudice de l'intelligence. Quelquefois les tendresses aveugles du cœur viendront se mettre de la partie pour appuyer les complaisances d'une mollesse coupable. C'est ainsi qu'on arrête une sève jeune et vigoureuse dans son expansion. Rien d'étonnant après cela que des sujets ainsi formés quittent sans regret les bancs de l'école. N'ayant appris de la science que les premiers rudiments, ils reviennent au foyer domestique heureux de posséder quelques bribes et bien décidés d'avance à faire un pacte éternel avec leurs livres.

Voilà le mal ; voilà un obstacle.

Une cause plus sérieuse se présente maintenant à notre attention. Elle a un rapport intime avec les précédentes explications. Comment veut-on que la jeunesse acquière l'amour de l'étude, ait le désir de profiter de ses connaissances pour se préparer un avenir, une carrière honorable, sans une institution forte et digne où elle puise l'attrait et la beauté de la science ? En d'autres termes,